Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 53 (1915)

Heft: 13

Artikel: Il y a cent ans!: pour la liberté!

Autor: Lamartine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211196

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LÈ TOTÈ VILHIÈ

ord une toute vieille chanson patoise que nos campagnards chantaient jadis fort souvent au goûter de noces dans nos campagnes. Elle est intitulée :

L'ou chondzou.

Por nô diverti nô vollin tsanta, Ouna tzansonnetta pllièna dè vreta. Lé teria d'oun chondzou, que ma mia l'a fâ, Oun delon-né, veria contre la parâ.

Socé llé oun'histoire coumin on n'ein vai prau; Oùna plle galéza, djamé ne sè pau! Et si que la fétè, né pas oun dzanlliau, Meretéra bin oùna plliatala dé zaù.

Hélas! que vüllion férè, avoué tan dé galan! Su bin imbaracha : san ti daî bon z'infan. Yé coudion praù ti, mé férè a decida : Mâ mé laü dion adi; ne mé vu pas pressa.

Ye su prau galeza, et devesoù praù bin; Et din mon menadzon ne fé rin mau mon trin: Ye sé praù bin caudrè; ne fé rin mau lé pllin, Lau mettré dé capetté se l'in n'en dé besoin.

Oncora bin mé, se yavé daî z'infan, Vo ne craîra pas ? M'auran bin à la man Ye faut lè cutzi, lé brëci, les lévâ, Oncore bin mé, loù tiu lau faut panâ.

Un homme posé. — Un grand gaillard, conduit au poste pour ivresse et tapage nocturne, est interrogé par le brigadier :

L'inculpé, après un moment de réflexion : Ma femme est blanchisseuse.

IL Y A CENT ANS!

Pour la liberté!

AMARTINE n'avait pu, surtout, pardonner à Napoléon son retour de l'île d'Elbe, il y a juste cent ans — c'était le 20 mars 1815. Bien qu'il fût alors enrôlé dans l'armée de Louis XVIII, le grand poète — il avait vingt-cinq ans — était déjà, comme il le fut tout le reste de sa vie, un ardent et sincère apôtre de la liberté.

Il n'est pas sans intérêt, dans les circonstances actuelles, de rappeler la page des Confidences, où Lamartine parle des Cent-Jours. C'est un éloquent plaidoyer contre la tyrannie et pour la liberté. C'est de l'actualité ; il n'y a qu'à changer l'adresse.

En 1814, j'étais entré dans la maison militaire du roi Louis XVIII, comme tous les jeunes gens de mon âge dont les familles étaient attachées, par souvenir, à l'ancienne monarchie. Je faisais partie du corps de cette garde qui devait marcher contre Bonaparte, à Nevers, puis à Fontainebleau, puis enfin défendre Paris avec la garde nationale et les jeunes gens des écoles, enrôlés spontanément et par le seul enthousiasme de la liberté contre l'invasion des soldats de l'île d'Elbe.

On fait grimacer indignement l'histoire sur ce retour de Bonaparte, soi-disant triomphal à Paris, aux applaudissements de la France. C'est un mensonge convenu. La vérité, c'est que la France, étonnée et consternée, fut conquise par un des souvenirs de gloire qui intimidèrent la nation et qu'elle ne fut rien moins que soulevée par son amour et par son fanatisme pour l'armée.

Gefanatisme, alors, n'existait que dans les troupes, et encore dans les rangs subalternes seulement. La France était lasse de combats pour un homme; elle avait salué dans Louis XVIII, non pas le roi de la contre-révolution, mais le roi d'une constitution libérale. Tout le mouvement interrompu de la Révolution de 1789 recommençait pour nous depuis la chute de l'Em-

¹ Cette chanson a été reproduite dans Po Recafa, recueil de morceaux (prose et vers) en patois vaudois. — Payot § Cie, éditeurs, Lausanne.

La France entière, la France qui pense et non pas la France qui crie, sentait parfaitement que le retour de Bonaparte amenait le retour du régime militaire et de la tyrannie. Elle en avait effroi. Le 20 mars fut une conspiration armée et non un mouvement national. Le premier sentiment du peuple fut le soulèvement contre l'audace de cet homme qui pesait sur elle du poids d'un héros. S'il n'y eût point eu d'armée organisée en France pour voler sous les aigles de son empereur, jamais son empereur ne fût arrivé jusqu'à Paris. L'armée enleva la nation; elle oublia la liberté pour un homme : voilà la vérité. Cet homme était un grand général; cet homme avait été quinze ans son chef; cet homme était à ses yeux la Gloire et l'Empire : voilà son excuse, à l'armée, s'il y a des excuses à une défection à la liberté.

... De ce jour, je désespérai de la toute puissance de l'opinion, et je crus plus quod decet à la puissance des baïonnettes. Ce fut mon premier désillusionnement politique. Le 20 mars et la mobilité d'une nation pliant devant quelques régiments me sont restés comme un poids sur le cœur. L'histoire a déguisé la sujétion sous un feint enthousiasme. Mais il y a une histoire plus vraie que celle qu'on écrit pour flatter son siècle; celle-là parlera un autre langage... L'Empire aura son Tacite, et la liberté sera vengée. En attendant, laissons mentir en paix cette histoire sans conscience, ces annalystes d'état-major et de caserne qui suivent l'armée comme on suivait les cours, qui dépravent le jugement du peuple en justifiant toujours la fortune, en adorant toujours l'épée, et qui ont dans l'âme un tel besoin de servitude, que ne pouvant plus adorer le tyran, ils adorent du moins la mémoire de la tyrannie...

LAMARTINE.

Sur le marché. - Un incorrigible joueur vient de perdre, dans un coup de bourse, tout son avoir. Il part presto pour l'étranger. A la gare, il rencontre un collègue plus heureux qui lui présente ses condoléances.

Ah! fait ce dernier, en lui serrant la main avec effusion, combien je vous plains.

Oh! fait le spéculateur, ce ne sont pas ceux qui partent qu'il faut plaindre; ce sont ceux qui restent!

La livraison de mars de la Bibliothèque Uni-VERSELLE contient les articles suivants :

VERSELLE contient les articles suivants:

Les leçons de la guerre, par P. Stapfer. — André Suarès, par Georges Rigassi. — L'intimité séculaire des Russes et des Allemands, d'après une étude de Michel Delines, par C. Delay. — Cendre et feu, par Francesco Chiesa. (Seconde et dernière partie). — L'Heureuse-Vallée, par Raoul Hoffmann. — La guerre dans le Haut-Pays (fragment), par C.-F. Ramuz. — L'Allemagne, la conquête économique et la guerre, par Maurice Milioud. — Variétés: Les palinodies de Claude Boucart (d'après des documents inédits), par W. Heubi. — Chroniques: parisienne, par Henri Bachelin; italienne, par Francesco Chiesa; hollandaise, par Louis Bresson; su'sse romande, par Maurice Millioud; scientifique; politique. — Table des matières du tome LXXVII.

Bureau de la Bibliothèque universelle:

Bureau de la Bibliothèque universelle : Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Les femmes.

L'Anglaise monte à cheval. L'Américaine flirte.

La Française compte ses toilettes.

L'Allemande étudie la cuisine et la philoso-

L'Espagnole danse et déplie son éventail. L'Italienne aime — son chapelet au bras et un billet doux dans son corsage.

La Russe fait de la politique.

EN QUATRE MOTS!

M. ... — il ne nous pardonnerait pas de le dé signer plus clairement - s'est attardé l'autre soir avec des amis. Au sortir du café, qui avait fermé à 11 heures - heure de police - il a accepté une invitation à descendre dans une cave, pour liquider... la question en discussion : la guerre, sans doute.

Il était 1 1/2 heures de la nuit, lorsque Monsieur rentra au domicile conjugal. Madame était déjà couchée, naturellement; mais elle ne dormait pas encore. Elle couvait sa colère.

Monsieur, qui se berçait de l'illusion que Ma dame, à défaut des siens, à lui, s'était réfugiée dans les bras de Morphée, se déchaussa sur le palier, ouvrit tout doucement la porte de l'ap partement, éteignit la lampe du vestibule et si faufila en sourdine dans la chambre à coucher. Déjà, il commençait à se déshabiller, sans lu mière, tout heureux du succès de sa ruse.

- Qui va là? crie une voix, irritée.

C'est celle de Madame. Monsieur ne souffle - Qui est là ? demande de nouveau la voix

plus impérieusement. Et, en même temps, la lampe électrique s'al

lume.

Monsieur est pincé.

- Ah! c'est toi! Pour l'amour du ciel, d'oi viens-tu? Il est au moins trois heures!
 - Mais non, chérie, ce n'est qu'une...
- Tais toi! Oh! je ne badine pas. Je vais t dire ton affaire en quatre mots. Je ne comprend pas que tu n'aies pas honte de traîner dans le cafés, dans les caves, et qui sait bien où. à ce heures? Qui donc peut vous garder ainsi? Quell compagnie fréquentes-tu, dis? Ah! c'est d propre! Mes félicitations. Je me demande ce qu doivent dire les femmes de tes amis? Je suis in patiente de les voir pour leur demander com ment elles reçoivent leurs maris quand ils s conduisent d'une façon aussi indigne!
- Mais, ma chéri...
- Tais-toi! Je suis bien trop bonne, tro douce, trop patiente. Ce n'est pas la femme d ton cousin Charles qui supporterait ce que j supporte.
 - Je t'assure que...
- Tais-toi! te dis-je. Je ne comprends pa que l'on ose encore ouvrir la bouche, quand o mène une vie de patachon, comme la tienne Oh! mais, ça ne durera pas. Je ne me laisser pas ainsi martyriser, torturer. La première fo que tu ne seras pas à la maison à 10 ½ heure je fermerai la porte et laisserai la clef dans serrure, afin que tu ne puisses pas rentrer. I si ça ne suffit pas, eh bien, je m'en irai, je vorcerai. Tu me fais mourir à petit feu.
- Mais, Célina, je t'en prie, n'exagère pas J'exagère!... J'exagère!... Vous entend Monsieur! Non, vrai, ce serait à gifler, ma p role. Oh! Oh!! Oh!!!

Pendant ce temps, sous la trombe, Monsie a continué de se déshabiller, a gagné son lit tandis que Madame, lui montrant brusqueme le dos, tourne le bouton de la lumière élect que, il se glisse, souriant, entre les draps, songeant aux « quatre mots » de Madame cela lui rappelle les orateurs d'assemblées de banquets qui débutent, disant: «Quelqu mots, seulement, Messieurs, je serai bref...» est sûr que leur discours n'en finit plus.

Un ordre neu commode. — Trois couvre sont au travail.

Leur patron les hèle de la rue :

Combien êtes-vous, là-haut?

Trois, patron.

- Eh! bien, que la moitié descende, presto!